

La guerre des citrons

Les Citronniers d'Eran Riklis

David Lamarre

Volume 26, numéro 4, automne 2008

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/60818ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lamarre, D. (2008). Compte rendu de [La guerre des citrons / *Les Citronniers* d'Eran Riklis]. *Ciné-Bulles*, 26(4), 55–56.

succession de champs/contrechamps entre le visage scrutateur du protagoniste et des vues de la ville. Évidemment, son séjour à l'hôpital se traduit par des problèmes majeurs au plan linguistique, par une solitude nostalgique, par des patients caricaturaux et par la présence humaniste d'une infirmière sympathique qui souhaite connaître et aider Tivii. La thématique de l'isolement causé par l'écart culturel et historique entre l'Inuit et le Canadien français est certes louable, mais elle est traitée grossièrement dans le scénario de Bernard Émond, soulignée à gros traits et à ce point suffocante qu'on ne peut qu'interpréter la condition de la société inuit et son rapport à la nôtre qu'en tant qu'allégorie de l'importance, pour l'être humain, de s'identifier à ce qu'il connaît déjà.

Par ailleurs, Émond fait l'erreur de conceptualiser le principe d'assimilation, non pas théoriquement, mais dans un personnage, le jeune Kaki dont la présence reconforte Tivii, qui demeure cependant attaché aux traditions occidentales dans lesquelles il a grandi (les jouets, les bandes dessinées, son désintérêt pour la chasse, etc.). Le scénariste en fait un symbole, un être transparent qui n'est qu'accessoire au réveil métaphorique du personnage principal; il est en outre utilisé pour illustrer le contraste entre les valeurs ancestrales du peuple inuit et le mode de vie des « Blancs », entre la simplicité de la nature et la prolifération des villes et des valeurs qui s'y rattachent. Aux yeux de Tivii, Kaki incarne progressivement sa raison d'être et de survivre en se sentant utile ne serait-ce que pour lui transmettre et lui enseigner les coutumes de son peuple dont Kaki, qui est pourtant d'origine inuit, ignore tout. Ce thème est explicité dans de nombreux dialogues sur l'importance de la mémoire et par les légendes que Tivii raconte au jeune garçon.

Émond élabore également une conclusion problématique, dominée par cette détresse ascétique chère à son cinéma, mais pas pour

autant enrichissante. On montre d'abord le réconfort apporté à Tivii par un prêtre afin qu'il puisse adopter Kaki, mais le film se termine sur une tragédie, la mort du jeune garçon. Commode et hypocrite, ce dénouement n'est qu'une solution à l'impasse du scénariste; nécessaire au centre de l'intrigue pour des raisons déjà évoquées, Kaki ne l'est plus à la fin et son départ devient pour Émond une manière de ramener Tivii à sa femme et à son existence paisible. Dans ce dernier acte, le ton dramatiquement solennel utilisé est incohérent avec le réalisme descriptif de tout ce qui précède; mais cela est probablement nécessaire à l'objectif de sensibiliser le public à la tragédie des personnages.

Finalement, le réalisateur et le scénariste répondent à la douleur de Tivii par la re-composition familiale, ultime reflet d'un bonheur joliment conservateur. Le dernier plan du film, qui montre Tivii et sa femme entrelacés et entourés de leurs enfants, semble en offrir la preuve. Ainsi racontent-ils jusqu'à la fin ce que nous voulons entendre — l'importance de la dignité, des traditions et de la famille — dans un traitement narratif qui manque d'audace et de conviction. En ramenant Tivii en terres inuites, Émond et Pilon ajoutent un message problématique sur le métissage culturel perçu comme une entreprise laborieuse et inefficace. Chacun chez soi, ignorant de l'autre, avec ce qu'il faut pour vivre. ■

Ce qu'il faut pour vivre

35 mm / coul. / 102 min / 2008 / fict. / Québec

Réal. : Benoît Pilon
 Scén. : Bernard Émond, avec la participation de Benoît Pilon
 Image : Michel La Veaux
 Mus. : Robert Marcel Lepage
 Mont. : Richard Comeau
 Prod. : Bernadette Payeur et René Chénier
 Dist. : Les Films Séville
 Int. : Natar Ungalaaq, Éveline Gélinas, Paul-André Brasseur, Louise Marleau, Guy Thauvette, Antoine Bertrand, Vincent-Guillaume Otis, Luc Proulx, Denis Bernard

Les Citronniers
 d'Eran Riklis

La guerre des citrons

DAVID LAMARRE

Les Citronniers d'Eran Riklis illustre à quel point le conflit israélo-palestinien a atteint une ampleur absurde en faisant l'éloge du courage d'une cultivatrice qui lutte fièrement, envers et contre tous, pour sauver son verger.

L'action se situe à la frontière entre Israël et la Cisjordanie. D'un côté vit Salma (Hiam Abbas), une veuve palestinienne qui possède un verger de citronniers. De l'autre, le ministre de la Défense israélien (Doron Tavori) qui vient d'emménager. Or, selon les agents des services secrets assignés à la protection de l'homme d'État, la plantation voisine est une horrible menace. Des terroristes pourraient s'y dissimuler pour lancer une attaque. Ils jugent donc bon de la faire raser. Entre la parole et l'acte se tient Salma et les tribunaux juifs. « Quelles sont nos chances? », demande-t-elle à son sensible avocat (Ali Suliman). « Pas la moindre et personne ne nous aidera », répond-t-il. Qu'importe, elle luttera jusqu'en cour suprême pour assurer la survie de ses arbres et de son mode de vie.

Cet exposé des lois ridicules embêtant des citoyens irréprochables rappelle le film précédant d'Eran Riklis : **La Fiancée syrienne**. Les frontières changent, mais le commentaire reste : ces lignes imaginaires provoquent des situations tristes et absurdes qui mènent invariablement vers des embrouilles bureaucratiques. Mais si **La Fiancée syrienne** ressemblait par moments à une adaptation dramatique de l'épreuve de « la maison qui rend fou » des *Douze*

Travaux d'Astérix, **Les Citronniers** propose une réflexion plus poussée sur la désincarnation des législations.

Bien que le sujet s'y prête facilement, Riklis évite de mener une charge à fond de train contre les autorités juives. Même si les documents promotionnels affirment que l'œuvre se base sur un fait vécu, aucune femme n'a vu ses citronniers menacés par la faute d'un ministre de la Défense israélien. Le récit fictif s'inspire de causes à propos de Palestiniens qui ont été entendues à la Cour suprême d'Israël. Eran Riklis défend que le simple fait que les occupés puissent se faire entendre judiciairement représente déjà une certaine victoire en soi.

Le génie du cinéaste israélien est de juxtaposer à son propos politique une tragédie humaine bouleversante. Le préjudice subi par Salma est bel et bien l'élément déclencheur du récit, mais le drame traite surtout de la solitude de deux femmes, la seconde nommée Mira (Rona Lipaz-Michael), l'épouse du ministre.

Tout comme sa voisine arabe, Mira vit seule, délaissée par une fille partie étudier à l'étranger et un mari s'absentant fréquemment pour des raisons professionnelles. Même si elle n'arrive pas à communiquer avec Salma, Mira est l'unique personne à comprendre les motifs poussant la cultivatrice à défendre son héritage familial et à refuser le dédommagement offert par l'État hébreu. Incapable de convaincre son mari de prendre position en faveur de la plaignante, elle porte la honte de faire partie des « méchants ».

Quant à Salma, elle vit seule par respect pour les valeurs de sa collectivité. Elle doit repousser, à contrecœur, les avances de son jeune et charmant avocat pour honorer la mémoire de son défunt mari. Opportunistes, les politiciens palestiniens qui ont ignoré jusque-là son malheur évoquent son procès pour promouvoir leur cause. Ironique-



Les Citronniers

ment, Mira et Salma peuvent attribuer aux gestes et aux décisions de leur communauté respective le fardeau de leur solitude.

La finesse du scénario est appuyée par une solide direction photo. Les images tournées par Rainer Klausmann sont à la fois sobres et colorées. La musique composée par Habib Shadah soutient le ton du film sans le dicter. Mais la principale qualité de **Citronniers** réside dans le jeu de Hiam Abbas. Frappé par le talent déployé par l'actrice palestinienne dans **La Fiancée syrienne**, Eran Riklis lui donne ici le rôle principal. Elle relève le défi avec brio, brisant la vanité propre aux acteurs et actrices pour emprunter les traits d'une modeste cultivatrice.

Enfin, **Les Citronniers** n'est pas un fruit trop amer. Des touches d'humour viennent en alléger le drame et en faciliter l'appréciation. Il ne faut donc pas hésiter à croquer dans cette fable politique. ■

Les Citronniers

35 mm / coul. / 106 min / 2008 / fict. / France-Allemagne-Israël

Réal. et scén. : Eran Riklis
Scén. : Eran Riklis et Suha Arraf
Image : Rainer Klausmann
Mus. : Habib Shehadeh Hanna
Mont. : Tova Asher
Prod. : Eran Riklis, Bettina Brokemper, Antoine De Clermont-Tonnerre et Michael Eckelt
Dist. : Les Films Séville
Int. : Hiam Abbass, Ali Suliman, Rona Lipaz Michael, Doron Tavori